

Interview parue dans *Diapason*, n°422, janvier 1996

Confession d'une âme fatiguée

Propos recueillis par Christophe Capacci, Colmar 1996

Voilà plus de trente ans que vous êtes le chef en titre de l'Orchestre d'Etat de Russie, ex-Symphonique d'URSS. Par quelle image résumeriez-vous ces trois décennies ?

Evgueni Svetlanov : Puis-je préciser ? Quatre décennies ! Vous avez raison de rappeler la date officielle, 1965, mais j'étais chef invité de l'orchestre dès 1954, cela fera donc bientôt quarante-deux ans. Je peux vous dire que cela a été, est et continuera d'être un vrai travail de forçat. L'image que je pourrais vous donner, et elle n'est en aucun cas exagérée, c'est celle des galériens enchaînés qui font avancer le navire par leur seule force physique.

Et malgré tout, vous poursuivez la tâche ?

E.S. : Il me semble que oui.

Alexandre Gaouk, le grand chef moscovite, a été votre professeur de direction d'orchestre. Quelle a été son influence sur votre développement ?

E.S. : Je suis très heureux que vous me parliez de lui. Le nom de ce musicien exceptionnel a tellement été occulté par d'autres, plus récents, et ces noms sont généralement ceux de ses meilleurs élèves. Je suis en train de lire un ouvrage passionnant de l'un de nos grands connaisseurs d'art et de littérature, Andronikov, qui consacre plusieurs pages très émouvantes à Gaouk, dont la notoriété, en son temps, dépassait largement le milieu musical moscovite. N'oubliez pas que c'est lui qui, en 1936, a créé l'orchestre que je dirige aujourd'hui. Bien avant de devenir chef, la composition a occupé tout mon temps et Gaouk dirigeait parfois mes partitions. Lorsqu'en 1951 je me suis présenté au Conservatoire, dans sa classe, il a été très surpris : « Quel besoin avez-vous de suivre mes cours ? Diriger un orchestre est une profession satanique et horrible. Composez et moi, j'interpréterai. » Mais je m'étais fixé un but : enregistrer toute la musique symphonique russe.

Gaouk a-t-il, selon vous, ouvert la voie à toute une génération de chefs ?

E.S. : Sans aucun doute. Avant la Révolution, même s'il existait d'excellents chefs, comme Balakirev et Rubinstein, l'école russe de direction d'orchestre n'existait pas en tant que telle : c'est Gaouk qui l'a créée et, ne serait-ce que pour cela, son nom devrait rester comme l'un des tout premiers de notre histoire musicale. La comparaison s'impose ici avec Nikolai Miaskovski, alors à la tête de notre école de composition. Ils étaient tous deux très liés, et Gaouk a créé nombre de ses œuvres symphoniques.

Gaouk, vous le rappelez, a aussi créé certaines de vos propres partitions. Vous avez également été l'élève de Mikhaïl Gnessine et Youri Chaporine en classe de composition, de Heinrich Neuhaus en classe de piano. Qui est finalement Evgueni Svetlanov ? Un compositeur, un chef ou un pianiste ? Un musicien, tout simplement ?

E.S. : Ma première formation est pianistique - et quelle, sous la férule d'un génie tel que Neuhaus -, mais dès l'âge de trois ans je rêvais de devenir chef d'orchestre. En rédigeant mes mémoires, qui sont parues en Russie, j'ai eu l'impression sûrement très subjective d'être avant tout un compositeur : ce jugement n'engage bien sûr que moi-même. Il est tout à fait probable qu'il n'en soit rien, puisque je ne suis pratiquement connu que comme chef ! Je me suis sans doute moins consacré à la composition que je l'aurais voulu... Mais je reste maître de mon destin.

Un destin romantique, à en juger par de récentes déclarations. Revendiquez-vous vraiment cette définition, « le dernier des romantiques » ?

E.S. : J'ai lâché ce mot il y a un an à la fin d'une interview. Je l'ai proposé comme titre d'un article me concernant. Dieu m'en préserve, je ne suis pas le dernier des romantiques. Mais avec l'âge, on a tendance à exacerber ses sensations.

Quel titre proposez-vous alors à notre entretien présent ?

E.S. : (Long silence) ... « Confession d'une âme fatiguée ».

Voulez-vous le commenter ?

(Evgueni Svetlanov ne répond pas.)

Revenons alors à ce destin. Vos parents étaient membres de la troupe du Bolchoï. Vous en êtes par la suite devenu l'un des premiers chefs, en 1955. Je ne suis pas près d'oublier un certain Coq d'or de Rimski-Korsakov en 1990 !

E.S. : Oh, vous me faites plaisir. Je pensais encore ce matin à cette production. Vous savez, avant même de sortir du Conservatoire et pour préparer mon diplôme, je devais faire mes débuts au Bolchoï. C'était en 1954, l'opéra était *La Pskovitaine*. Lorsqu'on m'a proposé de diriger une nouvelle production d'opéra en 1989, j'ai voulu me rappeler ma jeunesse et j'ai choisi une autre œuvre de Rimski-Korsakov. Ma vie a commencé au Bolchoï, j'y ai tout appris. Enfant, je faisais partie de la chorale du théâtre, puis j'y suis devenu figurant pendant la guerre, et enfin chef stagiaire.

Comment jugez-vous la crise que traverse aujourd'hui le théâtre?

E.S. : C'est la même crise qu'auparavant, elle est seulement « gérée » par de nouveaux responsables.

Vous préférez peut-être que nous parlions de votre travail avec l'Orchestre d'Etat de Russie... Pourriez-vous, par exemple, définir ce sentiment d'urgence qui prévaut à tous vos enregistrements comme à tous vos concerts consacrés à Tchaïkovski ?

E.S. : Très certainement, mon premier devoir est de maintenir cette tradition authentiquement russe - tout vient, une fois de plus, de la filiation de Gaouk. Evgueni Mravinski, l'un de ses plus anciens amis, s'est également efforcé toute sa vie de préserver un sentiment de puissance et d'urgence dans les symphonies de Tchaïkovski. Trop souvent, on y souligne ce qui ne devrait pas l'être. Tchaïkovski était le compositeur russe le plus vaillant. Ses sautes d'humeur, sa tendresse même n'ont rien à voir avec une prétendue sentimentalité.

Est-ce pour cela que vous accentuez la coda finale de la 4e Symphonie, comme en équilibre au bord de l'abîme ? On éprouve souvent ici un sentiment diffus de fin du monde. Est-ce ainsi que vous le ressentez ?

E.S. : Inconsciemment, sûrement. Les prophètes ne prédisent-ils pas l'approche de la fin du monde ? Je suis chrétien, je lis la Bible. Mais lorsque je me trouve sur l'estrade, chaque conclusion d'une symphonie, comme la 4e de Tchaïkovski ou la 3e de Scriabine, n'est pas pour moi l'annonce de la fin du monde en général. C'est une fin possible, chaque fois, à chaque concert : ma propre fin, peut-être.

Graver en studio de telles œuvres, n'est-ce pas incompatible avec les sensations fortes que vous faites partager en concert ? Vos meilleurs enregistrements des deux œuvres que vous venez de citer sont des live !

E.S. : Je ne fais aucune différence... J'essaie toujours de dialoguer avec les dieux.

Notre conversation doit-elle prendre un tour philosophique ?

E.S. : Me voilà tel que je suis à ce moment précis ! Mais je peux changer de sujet, vous parler de compositeurs qui me sont chers... Arenski, par exemple, qui est enterré à Paris, ou Miaskovski, dont je viens de diriger la 25e Symphonie avec l'Orchestre National de France. Au cours de l'anthologie de la musique russe - mon grand projet depuis toujours -, j'ai gravé trente-neuf œuvres symphoniques de ce compositeur : ses vingt-sept symphonies et douze partitions pour grand orchestre. Miaskovski est un musicien à la charnière de deux siècles, complètement occulté par les noms de Prokofiev et Chostakovitch. Et pourtant, ses symphonies ont été jouées de son vivant en Occident, et surtout aux Etats-Unis : sa mort en 1950 a marqué le début de son purgatoire. Depuis, tous les chefs répugnent à défendre son œuvre, qu'ils jugent sans doute accessoire : ils en ont peur, je crois. Le succès n'est pas garanti comme avec Prokofiev !

Cette anthologie russe achevée, votre nouveau grand projet discographique est une intégrale des symphonies de Mahler, dont vous rêviez aussi depuis toujours, n'est-ce pas ?

E.S. : Je crois que le destin de certains compositeurs russes, Miaskovski et Medtner, ressemble beaucoup à celui de Mahler, qui a souffert d'un manque de reconnaissance pour ses efforts de compositeur. Je suis resté très sensible à cette tristesse, à ces déceptions. Je n'ai aucun message nouveau, rien de spécifique à apporter à cette musique dont l'heure était déjà venue il y a plusieurs décennies. Je n'ai qu'une seule excuse : l'amour. Et un sentiment, peut-être, qui accompagne parfois l'amour, l'exclusive, une sorte d'égoïsme créateur ou d'envie irrépressible d'interprète. Je me suis lancé dans ce projet peut-être plus pour moi-même que pour les autres. Malgré les tentatives de

Kondrachine ou Barchaï, peu de Russes ont affronté les symphonies de Mahler. J'espère seulement apporter un peu de fraîcheur, de naïveté. Toutes les indications sont dans les partitions, il suffit d'être précis, d'étudier et d'analyser. La part spirituelle que je voudrais insuffler ne vient qu'après le respect des annotations du compositeur. Mais cette part doit être là, et justifier le fait de diriger ces œuvres. Car la lutte intérieure de l'être et de l'artiste est, selon moi, la caractéristique première de la courte et fragile vie de Mahler. L'esprit y est tout le temps en éveil : le grand appel à l'humanité de la 8^e *Symphonie* est le message spirituel le plus fort depuis Beethoven. Aucun autre compositeur récent n'a atteint cette dimension cosmique. Dimension que Mahler sublime dans la 9^e *Symphonie* par de puissants contrastes : un homme fatigué et malade semble y retrouver l'espoir, puis cet espoir est contredit par un sentiment d'impuissance. Tout paraît pourtant se résoudre dans la bonté du divin.

Ne dissociez-vous jamais le destin du compositeur, sa souffrance d'homme de vos interprétations ?
E.S. : C'est bien possible. Mais ne croyez pas que je voie la vie en noir, que Mahler ne soit pour moi que désespoir. La joie est là, tout aussi forte. Je ne me lasse pas de contempler la nature, même la nature humaine!

Si vous deviez résumer votre legs discographique, que diriez-vous aujourd'hui ?

E.S. : Je pourrais énumérer tant de noms qui me sont chers ! Tous les compositeurs de l'anthologie russe, d'Arenski à Miaskovski... Même si beaucoup de disques sont encore disséminés, je crois qu'il s'en dégage une ligne générale bien définie. Je revendique tous mes enregistrements, même ceux qui ont été pris sur le vif.

La firme américaine Russian Disc a publié un certain nombre de vos concerts, comme pianiste, chef et compositeur. Mstislav Rostropovitch est, lui, assez mécontent de ses propres disques dans cette collection, qu'il n'approuve pas. Quel est votre sentiment à ce sujet ?

E.S. : Vous savez, Rostropovitch a tendance à poursuivre les éditeurs de *live* en justice, et c'est son droit. Pour ma part, je suis heureux que plusieurs disques de mes propres œuvres soient parus. Il y en aura d'autres. De même que je continuerai à enregistrer les œuvres du Groupe des Cinq et les symphonies de Mahler... Il y a pour beaucoup d'interprètes un moment où on limite ses apparitions en concert. Vladimir Horowitz ne l'avait pas ébruité, mais à la fin de sa vie, il s'était lassé de donner des concerts et de paraître devant le public. Quoi qu'il m'arrive, je voudrais continuer à consacrer beaucoup de temps aux enregistrements.

Une dernière question : quel est ce petit ventilateur rouge qui ronronne sur votre pupitre pendant les concerts ?

E.S. : Il me suit depuis de longues années. Je dépense tellement d'énergie pendant chaque concert, j'économise si peu mes forces que je pourrais parler d'autodestruction. Pour continuer à vivre, nous avons tous besoin d'air, non ?

Nos remerciements à Marina Bower, interprète de cet entretien.